

Odile GOERG, *Fantômas sous les tropiques. Aller au cinéma en Afrique coloniale*

Paris, Éd. Vendémiaire, coll. Empires, 2015, 288 pages

André Rauch



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10605>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.10605](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10605)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2016

Pagination : 447-448

ISBN : 9782814302839

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

André Rauch, « Odile GOERG, *Fantômas sous les tropiques. Aller au cinéma en Afrique coloniale* », *Questions de communication* [En ligne], 29 | 2016, mis en ligne le 30 juin 2016, consulté le 25 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10605> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10605>

Domenget, avec « Reconnaissance d'expertise sur Twitter et temporalités » (pp. 239-265), invite à repenser les formes de reconnaissance d'expertise des professionnels présents sur le web social, en particulier ceux du domaine de la communication, en proposant trois modèles : l'engagement dans la communauté, la crédibilité et l'efficacité. Le chapitre de Nathalie Walczak, « Reconnaissance et reconfiguration des espaces et des temporalités sur l'internet » (pp. 267-280), vient conclure cet ouvrage collectif par la mise en relation des notions de visibilité, de reconnaissance et d'identité dans le but d'explorer les modalités d'expositions de soi sur l'internet. Pour l'auteure, la reconnaissance numérique évolue pour devenir une « valeur prioritaire dans la gestion de l'identité numérique et la mise en visibilité de soi » (p. 278).

En définitive, la structuration de l'ouvrage apparaît très pertinente, allant de la discussion théorique et épistémologique en première partie à une réflexion plus ancrée dans des recherches empiriques sur les usages professionnels du binôme reconnaissance/temporalité en dernière partie. De manière générale, les contributions nous semblent stimulantes, denses en concepts et en cohésion les unes avec les autres. De notre point de vue, les auteurs ont réussi, avec rigueur et clairvoyance, à privilégier une approche info-communicationnelle dans le traitement de la relation entre reconnaissance et temporalités : « La reconnaissance s'observe dans des contextes communicationnels par la présence d'un je et d'un autre en interaction, pouvant être intégrés à des dispositifs, en présence ou non d'un médiateur » (p. 23).

L'ouvrage aurait peut-être pu s'achever par une conclusion générale qui aurait présenté les perspectives de recherche à venir en s'inscrivant sur la problématique principale et ce, dans le prolongement des réflexions menées par les auteurs. Et cette conclusion aurait pu davantage insister sur la manière dont le numérique en tant que nouvel écosystème (au sens notamment des *digital studies* préconisées par Bernard Stiegler) bouleverse en profondeur les interactions entre reconnaissance et temporalités. Cependant, il est vrai qu'une telle mise en perspective est effectuée avec brio par Louise Merzeau dans sa préface (pp. 9-14) qui se demande si le temps technique est compatible avec le temps social et politique, et ne manque pas de dénoncer « un idéal de synchronisation permanente et planétaire » (p. 13). Mais qui insiste aussi sur les capacités d'endorhythmie de l'*homo numericus* : « au cœur d'un environnement qui plébiscite la vitesse, l'instantanéité et la synchronie, les individus trouvent toujours le moyen de ralentir, de se perdre ou de

perdre leur temps. [...] Dans ces accidents rythmiques, l'épaisseur de l'expérience prime sur les métriques de pertinence, et le continu reprend ses droits sur le discret. Vagabondages, immersions, flâneries... La surface numérique révèle alors bien des replis, et les rencontres qu'elle rend possibles sont loin d'être toutes prédictibles » (pp. 13-14).

Meriem Hachimi

ISM, université Nice Sophia Antipolis, F-06000
meriem.hachimi@gmail.com

Nicolas Pélissier

ISM, université Nice Sophia Antipolis, F-06000
pelissier06@gmail.com

Odile GOERG, *Fantômes sous les tropiques. Aller au cinéma en Afrique coloniale*

Paris, Éd. Vendémiaire, coll. Empires, 2015, 288 pages

Cette histoire du cinéma dans les empires coloniaux français et britannique d'Afrique subsaharienne est un travail pionnier qui suit à la trace les premiers spectacles à succès de Zanzibar à Brazzaville, de Johannesburg à Dakar, jusqu'à sa consécration comme loisir citoyen majeur à la fin de la période coloniale. Son champ chronologique couvre donc la période de l'arrivée du cinéma en Afrique et se poursuit jusqu'à l'avènement des indépendances.

L'enquête compose à elle seule un corpus original qui ne situe pas seulement les lieux, ne quantifie pas simplement ce qu'il est possible de compter, mais élabore un « plan relief » du cinéma en Afrique sous domination coloniale et dans différents cadres de l'époque : commerciaux, pédagogiques, missionnaires ou religieux, etc. Lieux des projections, compositions des publics, nature et origine des films donnent sa matière à l'enquête. Mais comptent aussi les promoteurs, modestes ou non, de la diffusion : cinéphiles passionnés ou entrepreneurs audacieux, administrations publiques ou entreprises privées. Odile Goerg souligne les contradictions que portent avec eux ces protagonistes, alors qu'apparaissent sur les écrans personnages de fictions, héros ou héroïnes, que dans la réalité le pouvoir colonial poursuit et condamne. Quoi qu'il en soit, un nouveau loisir était né : « les films mettent en scène d'autres mondes ; d'autres rapports amoureux » (p. 114).

Cependant, cette étude ambitieuse de ne pas s'en tenir à mentionner les films diffusés et les lieux de leur projection. La pratique de ce loisir impose une gestion de l'espace urbain et une itinérance de l'image alentour,

dans des bourgades plus ou moins éloignées. Projeter un film pour les uns ou aller au cinéma pour les autres impliquent des déplacements dans la ville ou dans ses environnements, proches ou éloignés. Sur place, de la rue, aux courettes ou aux salles de café, les lieux, les ambiances, les publics changent : avec le succès de ces productions d'images, les civilités ne seront bientôt plus les mêmes. Plus tard, les noms prestigieux des nouvelles salles, le Rex, le Palace feront tout autant rêver le spectateur que le titre du film lui-même. Y contribuent le faste inédit des lieux ou les dimensions de l'écran et *a fortiori* le contenu du film.

Ainsi Odile Goerg livre-t-elle de merveilleuses séquences de vie. Elle analyse finement les contraintes géographiques et sociologiques, évalue le poids de la domination coloniale sur ce nouveau loisir, met en lumière les nouvelles formes d'occupation du temps que l'avènement du cinéma fait émerger. Pionnier reste son souci de montrer comment ce loisir vient rompre les temporalités traditionnellement établies, aux rythmes des fêtes ou des rituels traditionnels, et réussit à leur instiller un air de modernité. L'essentiel vient lorsque se creusent les brèches dans les pratiques de la colonisation, en particulier lorsque changent les rapports entre populations blanches et noires, réunies ou séparées dans une même salle, et lorsqu'éclatent aussi oppositions et conflits entre différents types de spectateurs. L'enquête en dit long sur l'histoire des villes en Afrique durant la période coloniale, rend compte de l'évolution de la vie dans leurs quartiers, de leurs bâtiments, modestes ou prestigieux, des itinéraires que suivent spectateurs et spectatrices, des contextes politiques dans lesquels le cinéma infuse sa modernité, et de leur évolution avec l'apparition de ce loisir majeur, qui mêle – ou oppose – générations, origines, cultures, etc.

« Fenêtre ouverte sur l'ailleurs » (p. 101), le cinéma pose en effet des problèmes politiques. Dans les mêmes salles, on peut voir le même film, sans pour autant se mélanger. Les conflits qui peuvent éclater sont alors autant des faits divers que des révélateurs d'évolutions sociales en cours. D'autres problèmes sont posés aux autorités coloniales, bien entendu, qui jouent de la censure sous bien des formes, mais aussi aux populations locales qui découvrent sur l'écran un autre monde, ce qu'on peut appeler la face cachée des colonisateurs, autrement dit des blancs pas exactement comme ceux qui les dominent, des mœurs, pas aussi simples que celles qui leur sont rapportées par leurs maîtres ou leur prêtres, des fictions qui diffèrent profondément des récits ou légendes qui leur ont été transmis par la famille, l'école, le quartier ou le village. Le cinéma bouscule les hiérarchies, même s'il ne les renverse pas. Il introduit

des modèles humains et des systèmes de référence, des formes d'héroïsme, qui peuvent servir de leçon de chose, bonne ou mauvaise, morale ou pas, mais nourrissent surtout de nouveaux imaginaires.

Toujours difficile à établir, la circulation des œuvres n'est pas non plus la moindre des questions que traite l'ouvrage. Un film ne se réduit pas à sa pellicule, c'est aussi son cheminement dans l'espace géographique, la durée de sa projection, le type de public qui se déplace, éventuellement la publicité officielle ou officieuse (le bouche à oreille) qui l'accompagne. Mais c'est aussi le jeu des pouvoirs coloniaux avant son introduction dans le circuit de diffusion, les sélections, les censures, les motifs invoqués. Dans certains cas, c'est pour privilégier les productions nationales du pays colonisateur ; dans d'autres, c'est pour contrôler le marché ; dans d'autres encore, c'est pour faire front devant une domination idéologique ou économique étrangère. Nul ne sera scandalisé d'apprendre que l'instrumentalisation n'est jamais absente pour valoriser la production française et faire obstacle ou empêcher la diffusion de contre-modèles culturels : c'est le cas des westerns ou des productions égyptiennes pour un temps donné.

C'est dire que ce livre analyse, avec subtilité, des expériences de vie, selon de multiples dimensions, qui éclairent le lecteur sur une autre histoire de l'Afrique, parfois globale et souvent régionale (des pans entiers de l'Afrique n'ont jusqu'ici pas été étudiés). Mais il révèle aussi différentes configurations sociales. Comme l'écrit Odile Goerg, « alors que raisonner à l'échelle du continent n'a guère de sens tant les cultures et les contextes varient, le croisement de la documentation, écrite et orale, permet de procéder par touches » (p. 13). C'est dire enfin que cette histoire du cinéma jette la lumière sur un paysage des loisirs en Afrique qui éclaire autant l'organisation du temps que l'occupation des espaces durant la colonisation.

André Rauch

*Isor, université Paris I Panthéon Sorbonne, F-75231
andrauch42@hotmail.com*

Alain KIYINDOU, Kouméalo ANATÉ, Alain CAPO-CHICHI, dirs, *Quand l'Afrique réinvente la téléphonie mobile*
Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Études africaines, 2015, 259 pages

Quand l'Afrique réinvente la téléphonie mobile s'ouvre par une reconnaissance du caractère indispensable du téléphone mobile (p. 9). Les Africains seraient le mieux adaptés à la technologie médiatique par la réappropriation du téléphone mobile. D'ailleurs, au